

Commentaires de lecture des 18 et 25 janvier 2022

AUCI Stefania, *L'Inverno dei Leoni* (2021, Nord ed., 680 p.)

Bref résumé du tome I de la saga des Florio, *I leoni di Sicilia* (2020)

Les fondateurs de la dynastie des Florio, Paolo, Ignazio, Vincenzo et Ignazio 1^{er}, ont surmonté la misère, affronté toutes formes de difficultés et de résistances sur le nouveau terrain de leur vitalité entrepreneuriale. Palerme et la Sicile. Ils ont fondé un véritable empire économique en Méditerranée et en Europe.

Ils ont atteint les sommets de la richesse, la reconnaissance et un statut honorifique sinon totalement aristocratique. Ils ont éveillé Palerme et la Sicile à la modernité et aux formes les plus avancées de la culture méditerranéenne. Tout cela, grâce à un discernement très éclairé et une extrême rigueur faite de sacrifices et d'éthique commerciale inflexible, condition de l'honneur et du succès.

Les héritiers seront-ils à la hauteur ... ?



Le tome II, *L'inverno dei leoni*, s'ouvre sur le crépuscule resplendissant de la courbe ascendante du fils de Vincenzo, Ignazio 1^{er}, qui a su développer tout un réseau commercial florissant et offrir à ses héritiers (ils seront trois survivants : Ignazio II, Giulia et Vincenzo) une fortune considérable.

Le sort aura voulu que Ignazio 1^{er} meure prématurément en 1891, laissant à son seul héritier adulte, Ignazio II, l'écrasante responsabilité de la gestion à lui seul de l'empire commercial et industriel de ses ancêtres, la Casa Florio. N'ayant hérité ni de leurs valeurs morales rigoureuses, ni de leur esprit de sacrifice, le tout jeune homme va s'engager dans des voies incertaines. Après l'âge d'or et la naissance de ses enfants, les erreurs et les faillites successives doublées de malheurs familiaux vont conduire à l'effondrement d'un empire et d'un nom (Casa Florio) qui auront mis plus d'un siècle à illuminer Palerme et la Sicile en Europe et dans le monde. Les remous politiques de la fin de siècle auront fait le reste !

Des mariages de raison pour la plupart avec de jeunes aristocrates auront permis à ces héritiers de faire prospérer l'ensemble des multiples exploitations des ressources de l'île et de leur garantir une ascension sociale. Ils la devront à des épouses qui ont dû tout sacrifier de leurs rêves personnels et de leur amour conjugal pour concourir exclusivement à la réussite économique.

Les héros de ce tome II, en particulier les figures centrales, Ignazio et l'éblouissante Franca son épouse, ont réellement existé. Et les autres pour la plupart aussi. L'auteure s'en explique en précisant qu'elle avait dû recourir à quelques aménagements fictionnels pour les besoins de la narration.

Son style particulièrement fluide et attractif relève d'une quasiment cinématographique, recourant à des descriptions d'un réalisme très scrupuleux et à un "montage" savant des "tableaux" qu'elle offre au lecteur.

Anne-Marie AUDUBERT

BALZANO Marco, *Quando tornerò* (2021, Einaudi, 200 p.)

Comme d'autres femmes de ce village pauvre de Roumanie, la mère du jeune Manuel s'exile momentanément pour aller travailler en Italie afin d'envoyer de l'argent à sa famille. C'est le point de départ du récit de l'adolescent très attaché à cette mère, pilier de la famille. Le père, sans travail, prend tout d'abord de bonnes résolutions, vite abandonnées. Il finit par partir sur les routes de l'Est comme camionneur. Angélica, la sœur aînée, poursuit ses études grâce à l'argent envoyé par sa mère. Manuel, auparavant bon élève, se déscolarise. Les grands-parents maternels sont là cependant et l'adolescent trouve un ancrage familial auprès du vieux Mihai qui l'initie au jardinage. Mais le grand-père meurt brutalement. Manuel dévasté par la colère et le chagrin emprunte la motocyclette trafiquée de son copain Petru. Il s'élanche sur la route ...



Le récit est ensuite pris en charge par la mère pétrie de culpabilité, qui est revenue en Italie au chevet de son fils dans le coma. C'est à lui qu'elle s'adresse pour évoquer l'attente infernale dans l'hôpital, monde hors du monde, où elle reste nuit et jour malgré la réprobation et l'hostilité des soignants. Elle alterne l'évocation de cette attente par des épisodes de sa vie à Milan : la garde d'un vieil homme peu accommodant, puis celle d'enfants auxquels elle va s'attacher. Renvoyée par les parents à cause d'un incident et à la recherche d'un autre emploi, elle ira s'occuper d'une vieille femme dont le fils ne lui

sera pas indifférent. Avant de rentrer au chevet de son fils en Roumanie, elle s'occupait du vieil Oreste qui lui faisait découvrir la poésie. Cette vie chaotique est une expérience parfois douloureuse mais émancipatrice. Pour l'heure, elle attend que Manuel sorte du coma...

Le troisième narrateur est Angélica, témoin du délitement de la famille, témoin du retour à la vie de son frère qu'elle accompagne dans sa rééducation. Elle en veut à sa mère mais reconnaît que c'est grâce à elle, à l'argent envoyé qu'elle a pu faire des études et rencontrer Radu avec qui elle va se marier et partir en Allemagne car désormais elle veut vivre sa vie.

Ce roman à trois voix évoque un certain type d'émigration, une émigration féminine passée sous silence et certes moins violente que celle qui fait la une des journaux. Elle n'en est pas moins destructrice pour la famille et source de culpabilité pour celle qui part.

Pour elle, retourner devient un dilemme. Elle est partagée entre son pays, sa famille et ce qu'elle a vécu et découvert à l'étranger. Sa liberté acquise de haute lutte pourra peut-être, à l'image du boomerang que Manuel lui demande de lancer, lui permettre de partir puis de revenir à sa guise libérée de toute culpabilité.

Un roman facile à lire qui est de la part de l'auteur une tentative pour rendre visible ce type d'émigration.

Danielle FUSTÉ

DE GIOVANNI Maurizio, *Gli occhi di Sara* (2021, Rizzoli, 300 p.)

Auteur de nombreux romans policiers avec des personnages centraux récurrents, dont Sara. Ces séries policières ont été adaptées à la télévision en tant que séries également (commissaire Ricciardi, commissaire Lojacono). Sara, spécialiste de l'analyse comportementale non verbale, appartient aux services secrets italiens. Dans cet ouvrage, elle est une grand-mère qui ne se résigne pas à voir mourir son petit-fils de deux ans, atteint d'une tumeur cérébrale inopérable. Elle cherche LE chirurgien capable d'opérer et ses souvenirs professionnels la ramènent vers un groupe d'étudiants roumains dans les années 1990. Ces étudiants pro-communisme avaient organisé un attentat contre le pape Jean-Paul II lors d'une visite à Naples. Des ramifications s'opèrent...



Micheline DROUET

Janvier 2022

FORGIONE Alessio, *Il nostro meglio* (2021, La nave di Teseo, 250 p.)

Le livre raconte l'histoire de Amoresano. Il se présente en une série de dix chapitres ordonnés à rebours de dix à un. Il met en scène le narrateur et personnage principal, et ses proches : les membres de sa famille, sa tante Jaja, ses parents et surtout ses grands-parents, et au premier chef « la nonna ». On rencontre aussi son entourage, une fiancée, Maria Rosaria, qui tient un bureau de tabac, ses amis Angelo, Anna ...

L'histoire se déroule en deux temps : l'évocation de l'enfance de Amoresano quand, petit garçon, il vit chez ses grands-parents, puis dans la période définie comme devant s'étendre sur 6 à 7 mois, entre le moment où il apprend que la nonna a un cancer du pancréas, et sa mort dans le dernier chapitre.

Entre temps émergent des micro événements : les personnages se lèvent, se lavent, fument des cigarettes, boivent des bières, parfois de la vodka. Ils échangent sur des sujets familiers, sur leurs lectures, sur les morceaux de musique, sur leurs vies... Le tout dans une discontinuité quasi totale, des allers retours temporels et narratifs où le lecteur a du mal à s'orienter. On ne voit pas où se situe l'intérêt de l'ouvrage, hormis ce compte à rebours qui annonce la mort de la grand-mère. Plus déroutant encore le personnage principal, seul chemin de lecture proposé : peu sympathique (enfant, il torturait le chat), il fait des farces pas très agréables à ses grands-parents, n'arrive pas à éprouver quoique ce soit à l'annonce de la maladie de sa grand-mère, se refuse à aller la voir malgré les exhortations de sa mère, au prétexte qu'elle ne va pas si mal que cela, rompt avec sa fiancée brutalement et sans le moindre égard... Il n'a aucune épaisseur.

L'essentiel du livre est la relation avec la grand-mère et le trajet vers sa mort annoncée : l'ouvrage commence par la gifle qu'elle donne au petit Amoresano, et les relations passent non pas par des



démonstrations d'amour mais par les silences ou les échanges factuels, secs et peu amènes... De temps à autre passe un baiser, sans aucun amour ni désir. Il traverse -semble-t-il – l'homosexualité dont il a entendu accidentellement parler lorsqu'il était enfant, et, plus tard son partenaire épousera une jeune polonaise. On ne sait pas vraiment qui est Amoresano, ni ce qu'il veut devenir, ni ce qu'il aime. Les notations se succèdent, sans forcément avoir de relations entre elles.

Il est difficile d'entrer dans cette narration puisque narration il y a, sans sujet véritable, sans intrigue. Seule la dernière page où la grand-mère meurt apporte un peu de chair et de sens à ce grand vide, qui se veut la relation du "Meilleur de nous-mêmes" !

Elisabeth GRIMALDI
Janvier 2022

MORAVIA Alberto (1907-1990), *Le Mépris* (1955, Flammarion, 220 p., trad. Claude Poncet, titre it. *Il disprezzo*, Bompiani, 1954)



Tout le monde a en mémoire le célèbre film *Le Mépris* de Jean-Luc Godard, sorti en 1963, tourné à la villa Malaparte à Capri, avec Michel Piccoli et Brigitte Bardot et les scènes culte, sulfureuses pour l'époque. On se souvient moins que ce long-métrage est inspiré du livre du même nom d'Alberto Moravia écrit en 1954. Alors que le film s'étire lentement, au même rythme que le phrasé de Brigitte Bardot et qu'on en retient surtout l'atmosphère « See, Sex and Sun », le roman de Moravia est nettement plus subtil.

On raconte qu'Alberto Moravia aurait écrit *Le Mépris* pour juguler son envie de tuer sa première épouse Elsa Morante. Dans ce texte, il est en effet question de la désagrégation d'un couple. Après une parfaite union de deux ans, Emilie déclare tout de go à son mari, qu'elle le méprise. Richard va alors chercher à comprendre pourquoi ? En interrogeant son épouse bien sûr, mais aussi en procédant à sa propre introspection, également en replaçant le couple en général dans le contexte d'une société moderne en pleine évolution, entraînant l'incommunicabilité des êtres selon leur appartenance sociale.

Richard est écrivain de théâtre. Il se voit contraint d'accepter un travail de scénariste pour un certain Battista, pour faire face au train de vie que sa femme, plus matérialiste, entend mener. Le deuxième scénario qui lui est confié doit revisiter *L'Odyssée*. Battista lui propose de l'écrire à Capri où il pourra être accompagné de sa femme. Richard, en pleine déliquescence conjugale, va superposer le récit d'*Ulysse* en proie au désamour de Pénélope, à sa propre histoire. Il va alors flotter entre deux mondes, entre noble tragédie antique et petites vicissitudes des temps modernes.

La fin va être tragique, mais ça ne sera pas un meurtre comme Moravia l'avait prévu initialement. L'épilogue ajoutera une touche surréaliste à cet ouvrage qui, par la finesse de l'écriture, la délicatesse dans la description des paysages, la sensualité des situations, est, à mon avis, une œuvre infiniment plus poétique que le film.

Marie SALADIN
Janvier 2022

PARAVEL Dominique, *Nouvelles vénitiennes* (2011, Serge Safran, 180 p)

L'auteure est née à Lyon en 1955. Elle s'installe définitivement à Venise en 1983. Ses *Nouvelles vénitiennes* sont sa 1^{ère} œuvre de fiction ; les nouvelles sont au nombre de 7 et relatent 7 époques de la Sérénissime.

1^{ère} nouvelle

Nous découvrons Venise au 12^{ème} siècle à travers les yeux de Nicholas : tailleur de pierre venu s'établir ici pour réaliser la commande d'une statue, près du palais des Doges. En fait Nicholas préfère gagner sa vie en jouant aux dés, ce qui est interdit à Venise. Le Doge lui propose alors de sculpter 2 colonnes de granit devant le palais, et il pourra ensuite faire ce qu'il veut.

2^{ème} nouvelle.

Se passe au 15^{ème} siècle et met en scène Andréa del Verrocchio. Le célèbre sculpteur florentin est chargé d'ériger une statue sur la place San Marco. La pierre est transportée de Florence à Venise. Nous assistons à la féerie de sa réception. Mais l'œuvre de Verrocchio sera refusée et le sculpteur banni de Venise. Rappelé par le Doge, il meurt et ne termine pas son œuvre.

3^{ème} nouvelle.



Elle nous transporte au 16^{ème} siècle. Le peintre Lotto, submergé de dettes, désire vendre à la Sérénissime une de ses œuvres. Il cherche aussi des modèles dans Venise pour ses futures œuvres. Il décroche une commande, peut rembourser ses dettes et quitte la ville.

4^{ème} nouvelle.

On reste au 16^{ème} siècle. Histoire de Veronica, maîtresse d'Henri de Valois alors que celui-ci était encore Roi de Pologne. Elle devient à Venise une dame de petite vertu, et modèle pour des peintres dont le Tintoret. Sont décrites des scènes d'amour, assez crues d'ailleurs.

Entre autres péripéties, elle ose porter un collier de perles, ce qui est absolument interdit pour une personne de sa condition. Elle ne sera pas condamnée et pourra rester à Venise.

5^{ème} nouvelle.

Nous voilà au 17^{ème} siècle. Elena est la fille d'une dame de petite vertu et d'un riche marchand vénitien qui veut lui faire faire des études scientifiques, chose peu courante à l'époque.

Elle étudiera le latin puis l'hébreu dans le ghetto. Elle apprend aussi la dissection, et réussit son doctorat. Elle terminera sa vie dans un couvent et se consacrera aux pauvres et aux malades.

6^{ème} nouvelle.

Nous sommes au 18^{ème} siècle dans les quartiers de l'arsenal et du ghetto, lieux défavorisés à l'époque. Malgré un incident dramatique avec un navire français entré dans la lagune, la Sérénissime veut préserver les liens amicaux qu'elle entretient avec le Directoire. Elle présente à Bonaparte une œuvre lyrique dont Pauline est l'interprète sublime. Cette nouvelle nous fait participer à la vie trépidante des habitants la nuit, avec tous les débordements possibles.

7^{ème} nouvelle.

Nous voilà au 20^{ème} siècle, avec un photographe qui nous fait visiter la ville, dont il dit que c'est une succession de villages. Venise au fil du temps est toujours aussi sublime.

Toutes ces nouvelles foisonnent de détails, ce qui rend le style un peu lourd et parfois indigeste.

Geneviève BONNEFOY
Janvier 2022

PAVESE Cesare (1908-1950), *Il Mestiere di vivere* (Einaudi, 2000)

1935-1950 / il mestiere di vivere / di Ce. Pavese. Ces mots, Pavese les a tracés sur une feuille blanche peu avant de se donner la mort à l'Hôtel Roma de Turin dans la nuit du 26 au 27 août 1950. Glissés dans le dossier vert contenant des feuilles numérotées, manuscrites le plus souvent, raturées, relues, corrigées, ces mots dessinent un titre. Et, en effet, le Journal de Pavese sera édité en 1952 dans une version expurgée puis réédité en 2000 dans sa version intégrale.



Le grand écrivain piémontais, âgé alors de 42 ans, avait reçu en juin, le Prix Strega pour *La luna e i falò*. Mais le désespoir l'a emporté sur la consécration et les honneurs dérisoires. « *A Roma, apoteosi. E con questo ?* » (14 juillet 1950). Une nouvelle fois l'amour l'a révélé dans toute sa nudité. La jeune actrice américaine Constance Dowling, « *viso di primavera* », « *la venuta dal mare* » est repartie, le laissant seul face à l'impossible virilité qui le condamne aux yeux des femmes à rester un enfant. « *Non ci si uccide per amore di una donna. Ci si uccide perché un amore, qualunque amore, ci rivela nella nostra nudità, miseria, inermità, nulla* » (25 mars 1950). L'échec vécu avec Milly, « *la ballerina* », avec Tina surtout, se répète de façon implacable, comme un destin. Il n'est qu'un « *raté* », le pire des ratés, « *celui qui n'arrive pas à se faire un foyer, à conserver un ami, à satisfaire une femme, à gagner sa vie comme n'importe qui* » (6 novembre 1937). La « *vieille tentation* », le « *vice absurde* » reviennent le tourmenter et « *le geste* » si souvent imaginé vient à bout de tous les stoïcismes. Le 18 août il trace les derniers mots : « *Tutto questo fa schifo./ Non parole. Un gesto. Non scrivero' più.* »

Le journal de Pavese, s'il est parfois un exutoire, est aussi un miroir tendu à lui-même dans la quête incessante et tourmentée de la connaissance et de la compréhension de soi. Il est aussi ce miroir confident qui peut donner l'illusion grinçante de ne pas être seul « *Passavo la sera seduto davanti allo specchio per tenermi compagnia...* » (6 novembre 1938). Il témoigne du besoin de reconnaissance posthume du mal aimé. Il montre toutes les facettes de l'être - l'homme, l'enfant avec son ambivalence (émerveillement et impuissance), le poète, le lettré. Il rassemble ébauches de récits, de lettres, aphorismes, réflexions artistiques.

Car *Le Métier de vivre* dans lequel Pavese met son cœur et son corps à nu est aussi un remarquable laboratoire d'écriture, d'une très haute exigence morale où la tentation de profaner est à la hauteur d'un désir d'absolu dans l'amour, dans la quête littéraire. Comme l'amour, la poésie est une blessure toujours ouverte. Mais féconde. Pavese peut conclure le 16 août 1950 : « *La mia parte pubblica l'ho fatta – cio che potevo. Ho lavorato, ho dato poesia agli uomini, ho condiviso le pene di molti.* » (16 août 1950)

Louissette CLERC
janvier 2022

RUMIZ Paolo, *On dirait que l'aube n'arrivera jamais* (2020, Arthaud, 200 p.)

Du haut de ses 72 ans, le Paolo Rumiz de 2020 a la sagesse d'un patriarche et l'enthousiasme d'un adolescent.

Journaliste réputé à *La Repubblica*, il a accueilli le premier confinement, du 12 mars au 1^{er} mai, comme une passionnante expérience du silence et de l'enfermement. Il habite Trieste, dans un grand appartement qui regarde la mer. Il a pu y faire jouer ses cinq sens pour profiter de ce moment exceptionnel (ou cru tel !) et rédiger une chronique quotidienne qu'il envoyait à *La Repubblica*. Elles eurent un tel succès qu'elles furent réunies en livre en Italie dès juin, puis traduites en France deux mois plus tard. Notons que le titre français, tiré d'une phrase du livre, n'a aucun rapport avec l'original, *Il veliero sul tetto* (Le voilier sur le toit).

Ses chroniques sont un pot-pourri de sensations, de réflexions, de critiques, de joies et de pessimisme.

Ses sensations sont le plus souvent positives : d'abord il respire le silence qui plane sur la ville. Ne rompre ce silence qu'avec des applaudissements et des chansons adressés aux soignants, de balcon à balcon. Réentendre le chant des passereaux, voir les V des oies sauvages passer sans chasseurs aux aguets. Découvrir sur la mer l'ondulation des thons réapparus après une longue absence ; mais ne plus voir d'autos s'empiler dans les rues. Admirer la mer sans navires de jour, de nuit, du haut du toit sur lequel il se hisse comme un marin dans les huniers. Sentir arriver le printemps, serein dans la tempête. Savourer Rachmaninov et les poèmes d'Essenine. Faire son pain !!

Ses réflexions, fréquentes et intenses, portent sur ce qu'était le monde d'avant et ce qu'il sera après. Sur l'état sanitaire de l'Italie. Sur l'émergence d'une solidarité, d'un esprit communautaire. Mais aussi sa peine de voir Gorizia, avec la frontière qui la divise en deux, à nouveau matérialisée, dans une ambiance de guerre froide. Découverte que les stratégies pour juguler les pandémies remontent à l'antiquité. Un beau passage sur la tendresse, complément nécessaire, dans les milieux hospitaliers. Mais effroi devant le massacre culturel qu'impose l'isolement.

On sent venir les critiques : sur tout ce qui est hypocrite ou dictatorial ou mensonger, venu des politiciens, Salvini en tête, des réseaux sociaux propagateurs de fake news ou de complots, sur les profiteurs comme Amazon. Il sent le fascisme qui se terrait germer de nouveau avec force. Il accuse la Ligue du Nord d'avoir d'entrée sabordé le système sanitaire. Et encore il n'a plus la télé, dont il a détruit solennellement le poste quinze ans auparavant. Il déplore tous ces gens qu'on laisse mourir sans pouvoir les accompagner.

Au passage quelques coups de griffe à la France. Elle se croit toujours supérieure, elle a snobé les réactions de prudence italiennes, a fait la fête jusqu'au 12 mars en se prétendant immunisée et a même organisé des élections ! (D'autres passages montrent par ailleurs qu'il aime la France et sa culture, au-delà de ses gouvernants).

Ses joies proviennent de ses communications plus fréquentes avec ses fils et petits-fils. Avec la satisfaction de leur voir prendre des options humanistes, pragmatiques, et intelligentes dans tous les cas. Il évoque, presque invoque, son ami disparu, Piero le marin atypique et inspiré, anticonformiste, qui lui racontait le monde, les tragédies shakespeariennes, les légendes. Il jouait de la clarinette tout en douceur au clair de lune, dansait le rébétiko et affrontait sereinement sa mort annoncée.

L'humaniste solidaire, le défenseur acharné de l'Europe, de ses valeurs et de son utilité, le pourfendeur de l'hypocrisie et de l'incompétence, tout se mêle dans cet homme entier, droit, sensé, qui énumère avec force, sobriété et poésie, le déroulement de ces deux mois et demi de confinement. Mais ses conclusions



(lire la préface, en fait une postface) sont désabusées : que deviendra le bel esprit qui naissait de ces contraintes ? Le retour à la « normale » sera-t-il aussi le retour à l'égoïsme et au profit ? La suite a confirmé ses craintes. Et la bora souffle toujours...

Claudine LAURENT
Janvier 2022

TAMARO Susanna, *Va' dove ti porta il cuore* (Dalai 1994 / Bompiani 2006, 170 p.)
trad. Marguerite Pozzoli chez France Loisirs, 1995 : *Va ou le cœur te porte*. Adaptation cinéma
par Cristina Comencini en 1996



Il s'agit d'une série de lettres écrites par une personne de 70 ans à sa petite fille partie en Amérique. Il y a 15 lettres entre le 15 novembre et le 22 décembre. La petite fille avait perdu sa mère qui était la fille de la narratrice et c'est sa grand-mère qui l'a élevée. La grand-mère parle des souvenirs qu'elles ont vécus ensemble et raconte également sa vie personnelle : une mère qui ne l'aimait pas, un père très sévère qui ne lui a pas permis de choisir sa voie, une jeunesse sans beaucoup de relations, une souffrance avec la mort de sa fille et la solitude actuelle alors qu'elle espérait que sa petite fille vivrait avec elle.

J'ai trouvé dans ce livre une certaine monotonie et je n'ai pas aimé cette façon qu'elle a de ne parler que des événements tristes de sa vie.

Le livre a déjà été commenté par une lectrice du groupe qui l'a aimé ; à chaque nouveau lecteur de se faire son opinion !

Colette DOMERGUE
Janvier 2022